

CHÉREAU EN CONFIDENCE

A Nanterre, il monte « la Fausse Suivante »,
de Marivaux, avec Piccoli et Birkin. Violence et mystère
aux Amandiers

PATRICE CHÉREAU. — C'est difficile de parler d'un spectacle. On se dit qu'on en parlerait tellement mieux une fois qu'il sera fait. Surtout quand on n'est plus très loin de la première. Dans les trois dernières semaines, on entre dans la période où l'on ne voit plus rien. Plus exactement, on commence à entrevoir le spectacle et, en même temps, ce n'est pas du tout ce qu'on avait imaginé. On a « filé » hier deux actes de la pièce et je voyais pour la première fois ce que ça donnait...

LE NOUVEL OBSERVATEUR. — Et alors ?

P. CHÉREAU. — Ça ne ressemble jamais à ce qu'on voulait faire. Le spectacle, c'est un mélange entre une part de ma volonté, de l'amusement que j'essaie de prendre aux répétitions et la volonté des acteurs, du plaisir qu'ils y prennent. C'est ce mélange qu'on essaie de canaliser et de coordonner. Et donc, ça finit par ne plus ressembler à ce qu'on avait imaginé. C'est d'ailleurs ce qui est intéressant.

N. O. — Vous aviez déjà mis en scène « la Fausse Suivante » en 1972 ?

P. CHÉREAU. — Oui, en italien. Et j'avais envie, depuis plusieurs années, de recommencer. C'est une pièce qui m'avait frappé, que j'avais énormément aimé faire. D'ailleurs, je voulais aussi refaire « la Dispute », mais on ne peut pas toujours recommencer ce qu'on a déjà fait.

N. O. — Marivaux, c'est une passion ?

P. CHÉREAU. — Oui, c'est un auteur qui a des qualités tout à fait particulières pour un auteur français. Il est même assez peu français, si l'on réfléchit bien : il ne décrit pas des caractères. Mais il fait un usage du langage et des situations qui est d'un concret psychologique absolument stupéfiant. Il raconte les contradictions, les mensonges dans lesquels s'enferment les gens, comme le font les très grands du cinéma, comme les auteurs étrangers. Il est un peu à l'opposé de Molière. Il n'écrit pas « l'Avare » ou « le Misanthrope », il décrit les pratiques quotidiennes du mensonge.

N. O. — A quels auteurs étrangers faites-vous allusion ?

P. CHÉREAU. — Je ne fais pas référence à un auteur précis, encore que par moments on peut retrouver chez Marivaux — je ne sais pas du tout s'il le connaissait, je ne le pense pas — des situations qu'on peut voir dans Shakespeare.

N. O. — Le travestissement, entre autres ?

P. CHÉREAU. — Oui, c'est le cas aussi pour

l'art du dialogue. La manière dont les gens se répondent. Les contemporains de Marivaux l'attaquaient sur ce point : les personnages répondent sur les mots, jamais sur la chose même. Mais c'est ce qu'on fait dans la vie. On répond sur les mots qui viennent d'être dits. Jamais sur le vrai sujet. Les mauvais auteurs, enfin les moins bons, sont ceux qui disent le sens des choses, qui le nomment.

N. O. — Pourquoi Marivaux avec Jane Birkin ?

P. CHÉREAU. — J'ai d'abord choisi la pièce, et ensuite seulement j'ai cherché une distribution. Le problème ne s'est jamais posé dans les termes : faire « la Fausse Suivante » avec Jane Birkin et Michel Piccoli !

N. O. — Oui, mais Piccoli fait un peu partie de votre troupe ?

P. CHÉREAU. — C'est à lui qu'il faut le demander ! C'est quelqu'un avec qui j'aime travailler. C'est la troisième fois qu'on travaille ensemble. Mais cela s'est fait au coup par coup. Évidemment, au bout de la troisième fois, ça devient formidable. Les contacts deviennent tout à fait autres. On a l'impression de pouvoir aller plus loin.

C'est lui qui avait posé la question à Jane, en plaisantant, lorsqu'elle est venue voir « Combat de nègre et de chiens » : « Pourquoi est-ce que tu ne ferais pas du théâtre, toi aussi ? » C'est une conversation qui m'était restée, et en cherchant quelqu'un pour le rôle de la Comtesse, je me suis dit : « Pourquoi pas elle ? »

N. O. — Elle n'a pas eu peur ?

P. CHÉREAU. — Si, elle a eu très peur. Elle a encore très peur. Mais c'est quelqu'un qui n'a pas froid aux yeux.

Ce qui est intéressant, c'est que ce n'est pas une pièce où il y a seulement Piccoli et Birkin. Il y a les six personnages, et c'est formidable d'avoir ensemble Jane Birkin, Michel Piccoli avec les autres et que ça fasse un tout. L'important, ce n'est pas obligatoirement le nom que les gens portent mais leur capacité de travail, leur capacité d'émotion. La qualité des personnes.

N. O. — Vous avez tout de même un goût pour les stars. Dans « la Chair de l'orchidée », il y avait Signoret, Feuillère...

P. CHÉREAU. — ... Charlotte Rampling, Alida Valli... Sans compter les autres. Oui, c'est juste, mais la célébrité, la notoriété de quelqu'un de très connu, les choses qu'il transporte avec lui



JANE BIRKIN

sont incluses dans la personne elle-même. On choisit ça aussi avec le talent d'un comédien ; ça fait partie du talent. Ce sont finalement les divers avatars de la séduction que quelqu'un exerce sur vous. Parce que le choix des comédiens, c'est une affaire de séduction.

N. O. — Vous vous intéressez à ce que produisent les autres metteurs en scène de théâtre ?

P. CHÉREAU. — Je devrais... Mais j'ai du mal. Le théâtre m'ennuie quand je suis spectateur. J'ai eu des émotions fortes au théâtre, bien sûr. Surtout quand il y a de bons acteurs et quand il se passe quelque chose entre de bons acteurs. Mais, d'une manière générale, je suis un mauvais spectateur.

N. O. — En revanche, vous aimez aller au cinéma.

P. CHÉREAU. — Ah, oui, j'aime énormément. Avant de m'occuper du Théâtre de Nanterre, j'y allais très souvent.

N. O. — Et comme metteur en scène, vous préférez le théâtre ou le cinéma ?